

PREMIÈRE PARTIE

I

MARANGUE est un petit village perdu au fond des Ardennes. Il compte à peine trois cents habitants. Il est bâti dans une position des plus pittoresques, à l'endroit d'une gorge profonde formée par l'écartement subit de deux montagnes. La gorge est si étroite, qu'il semble qu'elle est née d'une coupure qui s'est produite à la suite d'un bouleversement de la voûte terrestre.

De quelque côté qu'on arrive au village de Marangue, il faut traverser des bois, des forêts sombres et franchir les crêtes et les escarpements des montagnes, qui l'entourent comme des murailles de forteresse. En été, il se cache si bien dans la verdure, qu'on pourrait passer à une faible distance de ses jardins sans voir les habitations, sans même soupçonner qu'il y a là un village. En hiver, Marangue est comme enseveli sous un linceul de neige ; mais les chênes séculaires, géants de la forêt, le protègent contre les avalanches et la fureur des vents du nord.

Les maisons sont petites, blanchies à la chaux, couvertes en chaume et construites, presque toutes, sur le même modèle. Elles sont jetées çà et là sans ordre, sans alignement, sur le bord d'un large ravin, qui devient un torrent les jours d'orage et après l'hiver, lors de la fonte des neiges.

A un kilomètre de Marangue, en se rapprochant du sommet de la montagne, on rencontre le hameau des Huttes ; il se compose d'une trentaine de cabanes bâties sur un plateau inférieur, ayant l'aspect d'une vaste terrasse, en avant de roches énormes contre lesquelles les cabanes s'appuient et semblent s'abriter. Le hameau des Huttes fait partie de la commune de Marangue.

A l'exception de trois ou quatre cultivateurs, qui suffisent pour labourer et ensemencher le territoire de la commune, il n'y a à Marangue que des sabotiers, des scieurs de long et des familles de bûcherons et de charbonniers.

Toute cette population vit comme elle peut, misérablement. Loin des villes et des grandes voies de communication, elle est restée à demi sauvage. Ignorante, sans ambition comme sans aspiration, elle ne rêve rien au delà de ce qui lui est donné, c'est-à-dire de son existence au milieu des bois. Elle se trouve heureuse ainsi.

Depuis quelques années, on se plaint, non sans raison, du décroissement de la population en France. De graves esprits, des philanthropes animés d'excellentes intentions, tout en gémissant sur un état de choses inquiétant pour l'avenir de notre pays, cher-

chent les moyens de remédier au mal, qui menace de devenir une calamité publique.

Les habitants de Marangue auraient le droit de protester, car il n'est pas rare de trouver chez eux des familles de huit, dix, et même douze enfants.

Avoir beaucoup d'enfants était un privilège dont autrefois tous les peuples se glorifiaient. De nos jours, les choses ont bien changé, et si c'est encore un privilège d'avoir une nombreuse famille, il semble que les pauvres gens seuls ont le droit de le revendiquer. Ils se donnent le seul luxe qui leur soit permis.

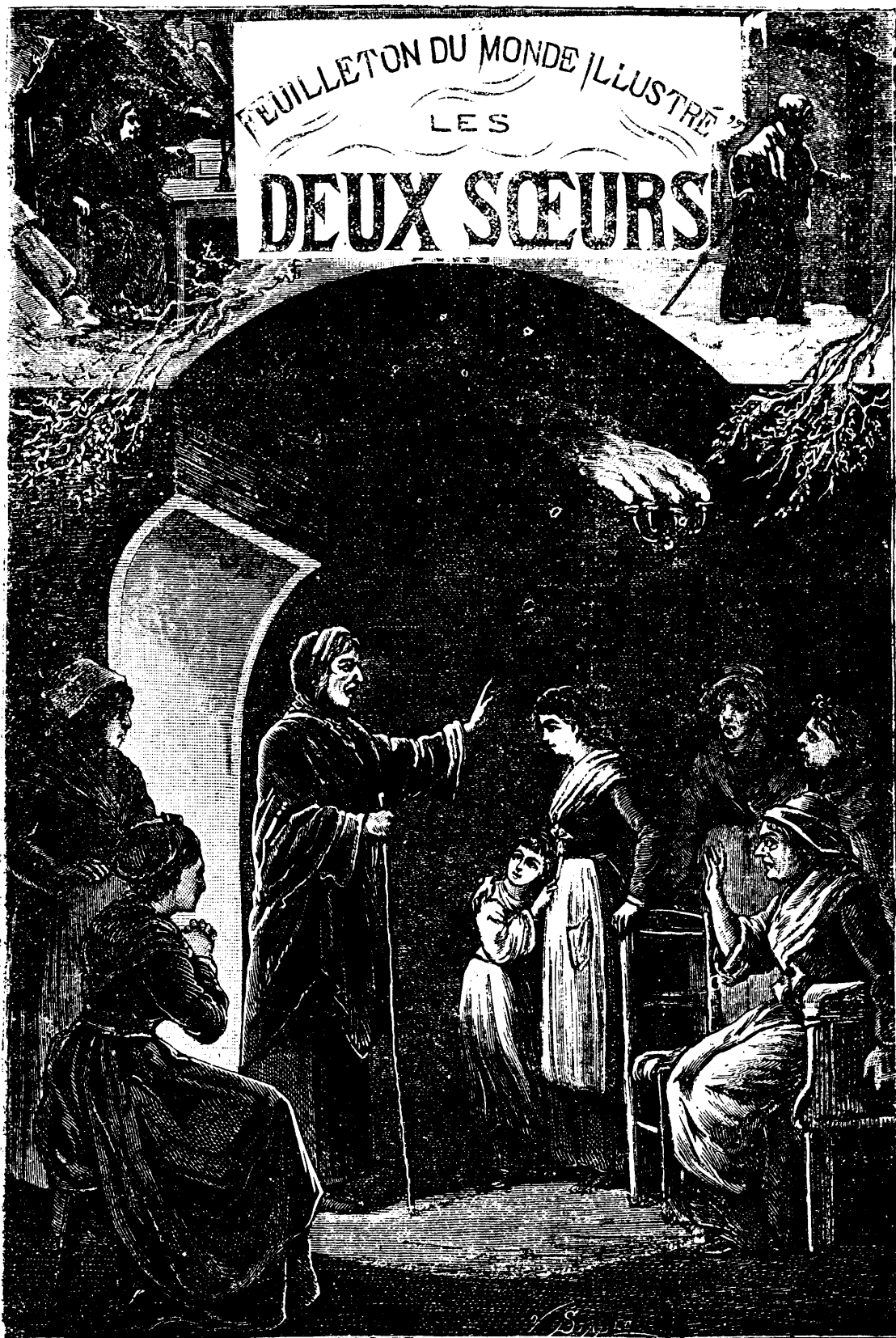
Mal vêtus l'hiver, presque nus l'été, malgré cela jamais malades, les enfants, à Marangue, courent, sautent, se roulent, crient, pleurent, rient, babillent, se développent et grandissent au grand air, sous le soleil, qui prodigue partout sa lumière, la chaleur et l'or de ses rayons.

Les garçons deviennent rapidement des hommes robustes, des travailleurs aux bras de fer, aux muscles d'acier. Ils prennent de bonne heure la cognée du bûcheron et, sous les coups terribles qu'ils portent, on voit les plus gros arbres des forêts

ne peuvent rien cacher : aux indiscrets qui les interrogent, ils disent toujours la vérité.

Un soir d'hiver, une douzaine de femmes de Marangue se trouvaient dans une maison du village où elles avaient l'habitude de se réunir pour passer la veillée. Chacune apportait son ouvrage : celle-ci son tricot, celle-là son rouet et sa quenouille à filer, une autre son linge à repriser, une autre encore sa brassée de chanvre à teiller. En travaillant ensemble, en causant, en riant, en chantant, les femmes trouvaient les soirées moins longues, le travail plus facile et le bruit du rouet moins monotone. Toutefois, le but principal de l'association était l'économie.

En se réunissant pour travailler en commun, il y avait économie de feu et de lumière, ou plutôt de bois de chauffage et d'huile, car on se chauffait à la flamme du même foyer, on avait la lumière d'une seule lampe. Cette double économie n'est pas sans importance : toutes les ménagères savent ce que coûtent, en hiver, le chauffage et l'éclairage. Chacune à son tour, les femmes fournissaient le bois et l'huile pour la veillée.



En même temps que le vent, un être humain avait franchi le seuil de la porte.—(Voir page, 2, col. 1.)

tomber comme des quilles que la boule rencontre.

Les jeunes filles s'épanouissent librement comme les fleurs du buisson dont elles ont la fraîcheur, la grâce et l'innocence. Elles ignorent absolument l'art de s'embellir et surtout de se rajeunir, que nos belles mondaines ont su si bien perfectionner. Elle n'ont pu comprendre l'utilité de se charger la tête de faux cheveux et de se peindre les sourcils et les cils. Nos élégantes diraient d'elles qu'elles ne savent ni se coiffer, ni s'habiller. Elles n'ont que l'instinct de la coquetterie ; cela suffit pour les rendre charmantes, et elles le sont, car elles ont la simplicité pleine d'attraits, la naïveté de la jeunesse, la fraîcheur sans artifice et la grâce naturelle. Elles ont pu échapper jusqu'à ce jour aux extravagances et à l'esclavage de la mode.

La marguerite de prés, le bluet, la primevère sauvage, l'églantine prise à la haie, voilà leurs bijoux. Une fleur ou un nœud de ruban dans les cheveux leur sert de parure. Que faut-il de plus quand on a de fraîches couleurs sur les joues, le regard doux et limpide, des dents blanches, une chevelure luxuriante, et qu'un joyeux sourire s'épanouit sur des lèvres roses ?

Pour le plus grand nombre, la nature se montre véritablement prodigue des dons les plus précieux et les plus enviés : s'il y en a qui sont seulement jolies, d'autres sont admirablement belles. Elles le savent, car elles se sont vues dans un miroir et dans l'eau claire de la fontaine. Le miroir et l'eau de la fontaine ignorant la flatterie ; mais ils